

«Orlando», *opera seria* de Händel au Grand Théâtre

Christophe Rousset tisse sa voie à travers une mise en scène incertaine

À force de défendre avec une remarquable bravoure le répertoire lyrique du grand siècle français, les «Talens Lyriques» de Christophe Rousset ont assez vite élargi le champ de bataille de leur talentueuse expérience, à tel point que leur participation a fini par acquérir une valeur de garantie de qualité quant à l'excellence musicale et à l'authenticité stylistique, dans le respect de leur ancrage historique.

Autant dire que le public a sans doute davantage cédé aux sirènes instrumentales et au génie mélodique du compositeur qu'à la distribution des cantatrices (ici le féminin l'emporte face à l'unique voix masculine de Zoroastre) dont on sait la difficulté d'habiter un espace découpé, peu idoine à l'appropriation par l'organe vocal, ou à la création scénique, à cette zone de liberté obligée à laquelle incombe la tâche très délicate d'entretenir un rapport sensé entre le monde d'hier et la réflexion contemporaine.

Or, impitoyable baromètre de l'accaparement du public, force fut de constater que les rangs se sont sensiblement éclairés après la pause, phénomène qu'il serait trop facile d'attribuer au seul esprit de facilité du spectateur d'aujourd'hui ou à son incapacité croissante à se projeter dans un univers si éloigné de ses préoccupations, carences qui ont aussi, nous en convenons, amplement progressé de nos jours.

Reconnaissons tout de même que les interminables atermoiements des deux premiers actes, depuis l'apparition triomphale du guerrier Orlando jusqu'à sa folie pour la seule raison que le héros s'est vu éconduire par son élue Angelica, que tant de languoureuse géométrie sentimentale aboutit à un inextricable fouillis de convoitises, d'aveux et de désaveux, de conseils en amour et de consolation en désamour, au point que notre capacité d'empathie, pas forcément en phase avec la galanterie tour-

mentée cultivée par la minorité aristocratique oisive à laquelle cet art fut originairement destiné et qui justifiait son exception sociale précisément par le raffinement extrême de ses qualités morales, que cette capacité est vite poussée à bout quand la trame amoureuse ne sert aucun enjeu qui la dépasse.

Christophe Rousset évite strictement de recourir, dans les rôles autrefois dévolus aux castrats, à la solution masculine du contre-ténor. Ce qui nous valut ici un Orlando féminin (Katarina Bradic) qui manqua éperdument de vraisemblance et de force persuasive dans le cheminement entre son glorieux service offert à Mars et sa laborieuse initiation au culte de Vénus. Effacé et rétif au combat de part et d'autre, le vieil idéal chevaleresque entretenu depuis Charlemagne est un modèle dépassé, aussi fragile dans sa présence physique que dans sa constitution psychologique. La posture qui prédomine ici, c'est celle, tout effa-



cée, d'une «furie» qui abdique, d'une déraison suggérée qui se contente d'ébaucher quelques pas chanceux pour signifier la lamentable faillite de l'archétype médiéval.

C'est que la régie a décidé de bannir tout réalisme, toute trace de vérisme et jusqu'à la moindre intention expressionniste, au risque de réduire la violence dramaturgique (du passage d'une époque révo-

lue à la sensibilité des temps modernes) à un symbolisme envahissant mais assez tiède.

Plus discutable encore, le trop-plein du défilement sur scène, avec notamment la mise en abyme de l'intrigue par le ballet omniprésent d'enfants qui tantôt appuient l'action des protagonistes, tantôt s'inscrivent en contrepoint voire même la singent pour dire toute la distance critique de l'observateur moder-

ne, avec des clins d'oeil appuyés comme les services de la voirie actuelle qui défilent lourdement pour ramasser des pièces d'habillement hybride (de la robe à panier au gilet fluo contemporain), avec la multiplication des anachronismes pour suggérer l'universalité du propos, tout ce tumulte finit non seulement par fatiguer mais encore - et c'est là son plus grave défaut - par jeter de l'ombre, beaucoup trop d'ombre, à la subtile rhétorique musicale, étrangère au bruissement qui souffle au-dessus de ses têtes.

Sans doute l'expérience nous conseillera-t-elle davantage d'indulgence envers l'option de la réduction purement concertante de l'oeuvre lyrique, qui focalise la dimension théâtrale sur le seul discours musical... surtout quand il est confié à des interprètes aussi doués pour ressusciter une esthétique ancienne!

Pierre Gerges

Jusqu'au 23 novembre à l'Art Galerie 67 - Dudelange

Pour l'amour de l'art, exposition de neuf artistes



L'artiste Raymond Colombo



Épreuve de Giovanni Rinaldis

Jusqu'au dimanche 23 novembre il vous sera possible de visiter l'exposition de fin d'année de huit artistes qui a lieu à l'Art Galerie 67 à Dudelange, au 67, Avenue Charlotte. L'espace d'exposition est ouvert de 14 à 18 heures.

Valentino Camarda, Pats Christnach, Raymond Colombo, André Depienne, Marie-Louise Kirsch, Gio Rinaldis, Marco Weiten et Rico Winandy vous feront découvrir la belle palette de leur talent. André Depienne et Valentino Camarda sont tous deux membres de l'ARC Kënschtlerkrees.

Lors de cette exposition, les artistes rendent hommage à leur ami Théo Geschwind. Théo disait que sa peinture exprimait l'émotion de la couleur, son pouvoir d'attraction, son souffle de vie, né de la lumière. Atteint de la maladie de Parkinson, il expliquait que sa peinture c'était surtout le moment, l'instant prolongé lorsque son corps sous l'emprise des tremblements se libère de toute contrainte, et que l'énergie se manifeste en répondant à son stratagème créatif pour achever sa toile dans laquelle son âme avait pris place.

Valentino Camarda exprime beaucoup de joie et de bonheur dans ses réalisations. Tino est un artiste toujours souriant, accueillant, ouvert et franc. Il apprécie lorsque le public parvient à s'identifier à ses créations. Merci à Tino pour ses vivantes sculptures sur bois, ainsi que pour ses peintures, ses univers de forêts amazoniennes profondes avec leurs Amérindiens qui nous jettent des clins d'oeil.

Le photographe Pats Christnach expose plusieurs de ses réalisations sobres, mais élégantes. Raymond Colombo est un enfant du Bassin Minier. Parmi d'autres peintures, l'ar-

tiste a réalisé une banane sur une toile cirée, une ville tentaculaire, un bourdon dans un bol de fruits, une grenouille rouge qui trace son chemin. Raymond Colombo aime croquer des scènes de la vie quotidienne. Parmi les peintures qu'il expose actuellement à Dudelange, il oscille vers des univers plus poétiques, aux tonalités qui expriment la pluie, les saisons ...

Chez André Depienne l'influence de l'action painting est très présente. C'est elle qui lui permet très certainement de rendre ses portraits d'artistes qu'il réalise si vivants, si caractéristiques. Ànder a effectué des recherches et développé d'autres tendances : le pop art, l'Optical art, les collages et la sculpture. Depienne est un passionné. La palette de ses couleurs n'est pas immense, elle se limite à dix tonalités,

mais celles-ci suffisent largement pour traduire l'âme des musiciens qu'il nous montre.

Le public a déjà eu la possibilité d'apprécier les œuvres en relief de Marie-Louise Kirsch dans le cadre du Konscht am Minett, ainsi que de plusieurs éditions de la Fuell Box.

Gio Rinaldis et Rico Winandy ont également exposé leurs œuvres à plusieurs reprises dans le cadre du Konscht am Minett.

Marco Weiten a réussi à rendre ses lettres de noblesse à la peinture animalière contemporaine. La chaleur des pigments évoque la nature et sa sauvage magie. Dans le monde moderne, explique l'artiste, l'homme envahit de plus en plus le territoire des animaux, dans mes visions j'invite les animaux sauvages à reprendre possession des espa-

ces humains, tel le renard qui court sur la place Guillaume ou les pingouins dans la Vieille Ville. Et comme l'a si bien écrit Nathalie Becker au sujet de l'artiste : « Ses œuvres possèdent une gestuelle puissante, des couleurs expressives. La couleur est la vie, dans toute sa puissance et sa sauvagerie et cela l'artiste le maîtrise avec aisance ».

À partir du 6 décembre, la V Galerie, second espace d'exposition de Fernand Valentiny, avec Mondorf-les-Bains, occupera les locaux sis au 67, Avenue Grande-Duchesse Charlotte. Edith Burggraff, Thierry Harpes, Narz Kockhans, Gilles Lanners, Jo Malano et Mady Roef font partie des premiers artistes qui y seront exposés.

Michel Schroeder
Photos Ming Cao



La naissance d'un geste, de Marie Louise Kirsch



Jim, d'André Depienne